

Y
Paris, vendredi 16 Juin 1916.

h
Cher Monsieur,

Quand j'ai reçu votre brochure, le 6 et, j'en connaissais l'existence par M^e Desombrynes, avocat à la Cour, vice-président du Cercle parisien de la Ligue de l'Enseignement, qui m'en a entretenu assez longuement après m'avoir montré votre circulaire. Je lui ai dit alors que je comptais recevoir votre brochure, et circulaire, qu'à mon avis elles méritaient l'examen le plus attentif, en raison de votre pleine et entière indépendance et de ce que je savais sur vos idées par "La Coopération des Idées." M^e Desombrynes a dû vous répondre, car il se promettait de le faire.

A mon tour, j'ai lu votre brochure. Je ne vous dirai pas que j'avais étudié mes réflexions sur tout le vaste champ que vous parcourez avec une remarquable sûreté de coup d'œil; cependant les idées que vous avez condensées dans ces 64 pages ne m'étaient pas inconnues: je les avais lues dans votre Revue, et elles m'avaient impressionné. Je médite notamment votre 14^e chapitre: Pour la prospérité économique. Au surplus, mes réflexions personnelles, s'élevant au dessus de tout parti-pris,

Se trouvaient trop d'accord avec les vôtres pour n'être pas frappé.

Mais dans les milieux où j'ai vécu comme fonctionnaire, il me semble bien que je constituais comme un oiseau rare; dans ce temps-là, comme aujourd'hui encore d'ailleurs, les idées toutes faites, les clichés reçus, s'imposent comme la fameuse verde à la crème de Molière, au point de dominer ce simple bon sens que nous jugeons l'apanage de notre peuple de France. Toutefois n'est-ce pas toujours une apparence, plutôt qu'une réalité? Peut-être, si je m'en rapporte à certains phénomènes qui m'ont frappé à plusieurs reprises. Deux fois entre autres, j'ai vu notre République trembler sur ses bases. Quand je dis j'ai vu, c'est une manière de parler, car précisément c'est cela que je n'ai pas vu, ce qui m'a fait soupçonner la sottise. ^{Des idées et des clichés ne questionnent} la première fois, elle a presque sombré parce qu'un poète patriote avait pris par la bride le cheval d'un général. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais je l'ai entendu affirmer de la façon la plus catégorique par un politicien touffu, qui plus tard fut ministre, pour le plus grand malheur de la France.

La seconde, j'ai appris d'un maître qu'elle était menacée dans son existence par deux hommes politiques... toujours en vedette d'ailleurs à l'heure

actuelle. Je ne pus m'empêcher de faire dans les deux cas cette réflexion: « Elle est donc bien peu solide! ou il faut que certaines gens ont un singulier intérêt à la juger telle! » Je n'ai pas encore décidé entre ces deux hypothèses.

Il se pourrait donc que la prudence(?) qui semble entraîner... ^{soient} plutôt le courant qui semble entraîner fonctionnaires & politiques fut essentiellement factice; rien ne prouve en effet que j'aie été seul à ne pas le comprendre. Votre appel vient donc à son heure.

Vous demandez des adhésions, mais des adhésions qui valent! Hélas! que vous sera allé d'un Septuagénnaire comme moi, dont la guerre a considérablement diminué des ressources déjà modestes? Néanmoins je vous l'adresse telle quelle.

Il est un homme dont on peut discuter les idées, voire le rôle qu'il a joué à la Chambre, mais non la grande honnêteté ni les idées générales, c'est M^r Ferdinand Buisson; je ne serais nullement surpris qu'il fit bon accueil à votre brochure et à vos idées.

Dans une sphère plus modeste, peut-être connaissez-vous trois directeurs d'écoles de Paris?

M^r Félix Comte, 154 F^o St. Honoré,

Théodore LeGrand, 30 Rue du Général Foy,
Emile Boquillon, 28 Rue Combon

Ce sont les trois auteurs d'un courageux manifeste du 14 mars 1904 contre la propagande antipatriotique dans les écoles primaires, et qui leur a valu des injures, des outrages sans nombre.

M^e Legrand est directeur d'un vaillant petit journal, l'Instituteur Français.

M^e Bouquillon a soutenu sa thèse dans deux volumes: La Crise du patriotisme à l'école, préfacé par René Goblet, couronné par l'Académie française et loué par M^e Clémenceau dans une cérémonie publique, et Pour la Patrie, qui en est la suite, préfacé par M^e Georges Burury.

M^e Couste est souffrant, mais toujours plein de cœur.

Ce sont, dans toute l'acception du terme, trois hommes de bien, trois grands cœurs de Français, susceptibles de vous comprendre et peut-être de vous aider moralement. Je n'ose dire péjorativement, car ce ne sont que des instituteurs.

Je ferai le possible pour aller un jour vous voir, sans erreur, un mercredi vers 16 heures.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

A. Roton
14, Rue de Moilles Versailles